

La toupie et le jeu de « guiche » étaient réservés aux garçons ; la pierrette (marelle) était mixte, il me semble.

... Naturellement, les Prussiens ne voulaient rien savoir du nom français de « Place d'Armes ». Ils ne parlaient jamais que du « Paradeplatz » et tous les dimanches, il y avait « Parade ».

Dès 10 heures la place se remplissait d'officiers de tous grades, les « Leutnants » si sanglés à la taille qu'on assurait qu'ils portaient des corsets.

Comme jouissance suprême, les officiers envahissaient les pâtisseries de la place et, en guise d'apéritifs, se bourraient de gâteaux à en éclater.

Vers onze heures et quart, arrivaient plusieurs bataillons d'infanterie, au pas de « Parademarsch », raides, automatiques, on aurait dit de chacun un buste posé sur les deux branches d'un compas de bois.

Ils étaient précédés de la musique, en tête de laquelle marchait une espèce de tambour-major qui portait un chapeau chinois, si je puis appeler ainsi une machine tintinnabulante, pourvue de clochettes et ornée d'une superbe queue de cheval.

Comme de juste, c'est au son d'une marche entraînante que la musique arrive. Un frémissement se produit dans l'assistance, la sentimentelle pousse un formidable « heraus ! ». ... Auparavant, l'infanterie avait formé le carré autour de la partie pavée de la place ; aucun civil ne devait plus se trouver dans ce carré, sous les peines les plus graves.

Au commandement de « Gewehr auf ! » tous les soldats présentaient les armes. Ce sont les généraux qui arrivent avec leur panache blanc en saule-pleureur. Ils se rencontrent au milieu de la place ; les officiers supérieurs, seuls, les approchent. Ce sont des salutations sans fin ; le dos et le ... prussien, ne font qu'une ligne parallèle avec les pavés. Les généraux échangent « die Parole », le mot d'ordre qui est transmis à des officiers de moindre importance. Puis, encore une fois « Gewehr auf » ... Les généraux se retirent ; eux partis, l'infanterie retourne à la caserne, la partie officielle est terminée ; le concert commence et dure jusqu'à midi et demi.

La société civile et la société militaire ne frayaient pas ensemble. Cependant les militaires donnaient quelquefois dans leur « Casino » des bals où ils invitaient la société civile. Encore fallait-il être « casinofähig ». Mais les « casinofähig » de sentiments français dédaignaient ces invitations.

Un soir du commencement de juillet 1866 (nous habitions alors la ville à cause de l'épidémie de choléra ; elle n'y sévissait pas encore, et l'on y était plus près du médecin) la place se remplit inopinément de soldats. On brûla des feux de bengale, on leur fit chanter des chants patriotiques, on leur fit pousser des « hoch » à ébranler le rocher sur lequel était bâtie la ville. Le gros public, dont moi, ne savait pas ce que cela signifiait. Le lendemain, on apprit que les Prussiens avaient battu les Autrichiens à plate couture à Sadova. Cette victoire, qui indifférait